Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

Offert par l'auteur à Monsieur Et
Quatremère, Membre de l'Institut,
Lecteur Royal &c.

نخب الازهار

فى منتخب الاشعار واذكى الرياحين

من اسنى الدواوين

ANTHOLOGIE

ARABE.

SE TROUVE À PARIS,

CHEZ DE BURE FRÈRES, libraires du Roi
et de la Bibliothèque royale,

RUE SERPENTE, n.° 7.

ANTHOLOGIE ARABE,

OU

CHOIX DE POÉSIES ARABES INÉDITES,

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

ET

ACCOMPAGNÉES D'OBSERVATIONS CRITIQUES ET LITTÉRAIRES;

PAR

M. GRANGERET DE LAGRANGE,

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL, ET CORRECTEUR À L'IMPRIMERIE ROYALE POUR LES LANGUES ORIENTALES.

..... Juvat integros accedere fontes
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores.

LUCRET. *de Nat. rer.* lib. IV.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI,

A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1828.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

A Monsieur le Baron

Silvestre de Sacy,

Membre de l'Institut royal de France, &c.

LE RESPECT,

L'ADMIRATION,

LA RECONNOISSANCE

OFFRENT CE FOIBLE HOMMAGE

À LA VERTU AUSTÈRE,

AU TALENT VÉRITABLE,

À LA BONTÉ OFFICIEUSE.

AVERTISSEMENT.

Les poésies arabes que contient ce volume, jusqu'à présent inédites, sont extraites de divers manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Aux morceaux complets d'Abou'tthayyb Almoténabby et d'Omar ben - Fâredh, que je publie, j'ai cru convenable de joindre un choix de gloses et de commentaires tirés des meilleurs interprètes de ces deux poëtes.

Les personnes suffisamment instruites dans la langue arabe, remarqueront que je me suis constamment appliqué, dans ma traduction, à conserver la couleur et les traits distinctifs de l'original, sans avoir cherché à y mettre des agrémens de mon invention. Je dirai plus : je n'ai point hésité à rendre mon texte mot à mot, toutes les fois que j'ai pu le faire sans être barbare.

Cette Anthologie contribuera à faire connoître que les ouvrages poétiques des Orientaux,

bien qu'ils renferment beaucoup de traits que notre goût réprouve, étincellent néanmoins d'images vives, de pensées fortes et de sentimens tendres et gracieux.

A l'exemple des écrivains arabes et persans, qui, dans leurs livres, adressent des louanges à la Divinité, j'ai terminé ce recueil de poésies orientales par un morceau religieux de ma composition, que j'ai intitulé *Hymne en l'honneur de Jéhovah.*

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

ANTHOLOGIE ARABE.

EXTRAITS DU DIWAN

D'ABOU'TTHAYYB AHMED BEN-HOSAÏN ALMOTÉNABBY.

POËMES composés en l'honneur d'ABOU-CHODJÂA FÂTIK.

ON lit dans le biographe Ibn-Khilkân : L'émir Abou-Chodjâa Fâtik-Alkébir, surnommé Almedjnoun *[l'Insensé]*, étoit né dans le pays de Roum. Encore en bas âge, il fut enlevé avec son frère et sa sœur de sa terre natale, près d'une forteresse appelée *Dzou'lkolâa*. Il apprit à écrire en Palestine, et fut du nombre de ceux qu'Alikhchid, souverain d'Égypte, arracha, dans Ramlat, des mains de leurs maîtres, sans donner d'argent en échange. Dans la suite, Alikhchid l'ayant affranchi, il vécut libre parmi les officiers de ce prince. Fâtik étoit doué de sentimens nobles et généreux, et il avoit l'esprit profond et étendu. Guerrier intrépide, il s'exposoit aveuglément aux plus grands dangers; c'est pour cela qu'il fut surnommé *Almedjnoun*. Il remplissoit, auprès d'Alikhchid, les mêmes fonctions que Kâfour,

favori puissant de ce prince. Après la mort d'Alikhchid, Kâfour resta chargé de la tutelle du fils de son maître. Fâtik, pour ne point voir Kâfour occuper un rang plus éminent que le sien, et pour éviter de paroître en public à cheval à ses côtés, résolut de quitter la capitale de l'Égypte, et il se retira dans le Fayyoum, qui, avec toutes ses dépendances, lui avoit été donné en apanage. Ce pays est malsain et personne ne peut s'y maintenir en santé. Quoique Fâtik fût éloigné, Kâfour le redoutoit; il lui rendoit des hommages extérieurs, mais il nourrissoit contre lui une haine secrète. Cependant Fâtik tomba malade, et fut forcé de revenir au grand Caire afin de se rétablir. Abou'tthayyb Almoténabby, qui étoit alors l'hôte de Kâfour, avoit entendu parler de la générosité de Fâtik et de son extrême bravoure; mais il n'osoit s'attacher à sa personne, dans la crainte de mécontenter Kâfour. Quoi qu'il en soit, Fâtik envoyoit auprès d'Abou'tthayyb des gens qui le saluoient de sa part et lui rapportoient de ses nouvelles. Enfin, sans qu'ils se fussent donné de rendez-vous, par un simple effet du hasard, ils se rencontrèrent dans la plaine, et eurent ensemble de longs entretiens. De retour chez lui, Fâtik envoya aussitôt à Abou'tthayyb un présent dont la valeur se montoit à mille pièces d'or, et ce présent fut bientôt suivi de plusieurs autres. Sensible à tant de bienfaits, Almoténabby demanda à Kâfour la permission de louer Fâtik: elle lui fut accordée.

I.

Le neuf de Djoumadi second, l'an 348, Abou'tthayyb *célébra dans le poëme suivant les louanges de* Fâtik, *avec le talent qui l'avoit illustré.*

Tu n'as ni coursiers ni trésors à offrir: eh bien! que l'éloquence vienne à ton secours, puisque la fortune ne te favorise pas.

Paie un tribut de louanges à l'émir glorieux dont les bienfaits se répandent subitement et sans qu'il les ait promis, tandis que les bienfaits des autres hommes ne sont que dans leurs paroles.

Eh quoi! la jeune fille, vierge de la tribu, ne s'est-elle pas souvent montrée reconnaissante, quoique pauvre et sans appui, envers celui qui l'a comblée de bienfaits!

Si, pareil au coursier dont le courage est retenu par de forts liens, je ne puis m'élancer dans la carrière, je puis du moins faire retentir l'air de hennissemens.

Si je manifeste ma reconnoissance, ce n'est pas que les richesses dont j'ai été comblé me causent de la joie; car l'abondance et la détresse sont égales pour moi.

Mais c'est que j'ai senti qu'il étoit honteux qu'accablé de bienfaits, je restasse avare d'actions de grâces.

Or, j'étois comme une plante qui croît dans le Raudh-alhazn : au matin, j'ai été humecté par une pluie qui n'est point tombée sur une terre infertile.

Le sol où cette pluie est descendue, fait voir qu'elle y a laissé des traces heureuses. Ah! que souvent les pluies ignorent quelles terres elles arrosent!

La gloire n'appartient qu'au héros doué de génie, qui exécute des choses impossibles à tout autre;

Qu'au héros qui n'a point été économe de l'héritage de ses pères, dont la droite ignore le prix de

ce qu'elle a donné, et qui ne se procure qu'avec le glaive ce qui est nécessaire à sa subsistance;

Qu'au héros qui a compris, dès l'instant que la fortune lui a fait entendre sa voix, que la fortune blâme la parcimonie;

Qu'au héros dont les lances savent, lorsque sa main les agite, qu'elles vont terrasser des coursiers et des braves.

La gloire n'appartient enfin qu'au héros qui ressemble à Fâtik: mais quoi! j'ai dit semblable au soleil; eh! le soleil a-t-il des semblables!

Fâtik conduit au combat des lions formidables, qu'il nourrissoit, dans leur jeune âge, des dépouilles que ses ongles déchirans enlevoient à ses ennemis.

Fâtik brise son glaive dans le corps de sa victime: les glaives et les guerriers ont une destinée pareille.

La terreur que Fâtik fait marcher devant lui, arrête les brigandages; et ses troupeaux, à l'abri de toute attaque, errent sans conducteur.

Les bêtes que ses lances ont choisies pour victimes deviennent à l'instant sa proie: chameaux, autruches, génisses et taureaux sauvages, tous tombent sous ses coups redoutables.

Dans sa demeure, les vœux de ses hôtes sont comblés: on diroit que tous leurs instans sont des soirées fraîches et embaumées.

Si ses hôtes lui demandoient sa propre chair, il se hâteroit de la leur servir par morceaux dans le chyza.

La douleur que cause à l'homme la perte de ses

enfans et de ses biens, Fâtik l'éprouve au départ de ses hôtes.

Il arrose la terre des restes de leur breuvage, du lait épais de la femelle du chameau et du vin le plus pur.

D'heure en heure son glaive répand un sang toujours nouveau, comme si les heures, semblables à des hôtes, revenoient d'un voyage et lui demandoient un asile.

Des flots de sang coulent autour de lui: le sang de ses ennemis se confond avec celui des brebis et des chameaux.

Ceux qui demeurent éloignés de Fâtik, ne sont pas pour cela privés de ses bienfaits; et les petits enfans eux-mêmes trouvent en lui un protecteur de leur foiblesse.

Il l'emporte sur tous ses rivaux par son habileté à percer de l'épée, lorsque, au fort de la mêlée, le guerrier abandonne la lance pour l'épée.

La connoissance intime que tu acquiers de son caractère, te le fait voir, entre tous les hommes, plus grand qu'il ne paroît; et entre les hommes il y en a qui sont des nuages précurseurs certains de la pluie, et d'autres qui ne sont qu'une vapeur trompeuse.

Celui qui lui porte envie l'appelle *l'insensé*, au moment où les lances et les épées se croisent dans le combat: quoi! la réflexion alors n'est-elle pas foiblesse!

Il renverse l'armée ennemie avec ses coursiers. Fût-elle solide comme les montagnes, elle ne pourroit résister à son choc impétueux.

Lorsque ses ongles déchirans ont saisi l'ennemi, c'est un lion à qui la pitié est étrangère.

Il frappe ses ennemis d'épouvante, devenu pour eux une fortune qui agit à découvert et à la vue de tous les hommes, tandis que les coups de la fortune sont cachés et inattendus.

Sa bravoure l'a fait parvenir au faîte de la gloire. Mais ses ennemis, qu'ont-ils obtenu en évitant les dangers qu'il a affrontés!

Tandis que les rois ornent leur front du diadème, lui n'a pour tout ornement que le glaive indien et la lance meurtrière.

Abou-Chodjâa est le chef de tous les braves. Il est une terreur que les terreurs de la guerre ont enfantée et nourrie.

Il s'est tellement emparé de la gloire, que tous ceux qui y aspirent n'en possèdent pas la moindre partie.

D'épaisses cuirasses de gloire l'enveloppent de toutes parts, alors qu'une cuirasse légère lui suffit dans les combats.

Ah! comment pourrois-je cacher les bienfaits que tu m'as accordés! tu m'en as inondé, ô le plus généreux des hommes!

Tu as déployé toutes les ressources de ton esprit pour me combler de présens et d'honneurs. Oui,

pour parvenir à la gloire, l'homme magnanime met l'adresse en usage.

C'est par-là que le bruit de tes vertus a pénétré dans toutes les régions de la terre: les astres eux-mêmes ont espéré en ta générosité.

La grandeur du héros que je célèbre donne du relief à mes éloges, tandis que les éloges donnés à l'homme vil sont bas et méprisables.

Si, par un effet de ta magnanimité, tu refuses de t'élever avec orgueil au-dessus des autres hommes, eh bien! ta haute renommée agit pour toi, et s'élève au-dessus de toute renommée.

Il semble que ta grande ame ne seroit pas contente d'habiter en toi, si tu ne l'emportois en vertus sur les héros les plus vertueux.

Ton ame croiroit que tu ne prends pas soin de sa gloire, si tu ne prodiguois pas ta vie au milieu des alarmes.

S'il n'y avoit pas de difficultés à vaincre, tous les hommes seroient maîtres; mais la générosité appauvrit, et la bravoure donne la mort.

L'homme ne peut rien obtenir au-delà de ses forces: tout animal chargé de la selle ne court pas comme la femelle rapide du chameau.

Certes, nous vivons dans un siècle où s'abstenir du crime est, pour la plupart des hommes, une action belle et glorieuse.

C'est dans le souvenir honorable que l'homme laisse après lui qu'il trouve sa seconde et immortelle

vie. Il ne lui faut, dans ce monde, que ce qui est nécessaire à sa subsistance ; tout le reste n'est qu'embarras et tourmens.

II.

Abou-Chodjâa Fâtik *mourut en Égypte, le soir du premier jour de la semaine 11 de Chowâl, l'an 350. Alors* Abou't-thayyb *composa sur cet événement l'élégie suivante, qu'il récita après son départ de Fosthât.*

Le chagrin abat mon courage, et la fermeté d'ame le relève; mes larmes, tour à tour obéissantes et rebelles, cèdent au combat de ces deux affections contraires.

Le chagrin et la fermeté d'ame se disputent l'empire sur les pleurs qui remplissent mes yeux condamnés à l'insomnie ; l'un les fait couler, et l'autre les repousse.

Le sommeil, depuis qu'Abou-Chodjâa a cessé d'être, a fui loin de mes paupières ; la nuit, excédée de fatigue, suspend sa course, et les étoiles restent toujours à leur lever.

Je suis foible et tremblant lorsqu'il faut que je me sépare de mes amis ; mais mon ame sent-elle les approches de la mort, alors je suis brave.

Le courroux de l'ennemi fortifie mon courage ; mais les reproches que m'adresse un ami, m'inspirent de la crainte.

La vie n'est exempte de peines que pour l'insensé,

ou pour celui qui ne songe ni au passé ni à l'avenir.

Elle l'est aussi pour l'homme qui s'aveugle lui-même sur ses inévitables destinées, et qui, flattant son ame d'un espoir trompeur, s'abandonne à des desirs immodérés.

Où est-il celui qui a bâti les deux pyramides! qu'est devenue la nation qui l'a vu naître! quelle a été sa vie? quel a été le lieu de sa chute!

Les monumens survivent quelque temps à ceux qui les ont élevés; mais enfin la mort les frappe, et ils vont rejoindre leurs fondateurs.

Aucun degré d'élévation ne pouvoit satisfaire le cœur d'Abou-Chodjâa, et aucun lieu n'étoit assez vaste pour lui.

Nous pensions que les lieux qu'il habitoit étoient remplis d'or: il meurt, et ces lieux ne nous présentent qu'un vide affreux.

Des vertus sublimes, des épées, des lances, des coursiers vigoureux, voilà les trésors qu'il aimoit à accumuler.

Le commerce de la gloire et des vertus est trop ruineux pour que cet homme généreux et intrépide ait pu l'exercer plus long-temps.

Les hommes de ton siècle, ô Fâtik, étoient d'un rang trop vil, et ton mérite trop éminent, pour que tu vécusses au milieu d'eux.

Rafraîchis mes entrailles, si tu le peux, par quelque parole consolante; car, lorsque tu le veux, tu sais nuire et tu sais être utile.

Jamais, avant ce funeste jour, tu n'as rien fait qui ait pu alarmer et blesser un ami.

Jamais aucun malheur n'est venu fondre sur toi, que je ne t'aie vu le repousser par la magnanimité de ton cœur,

Et par cette main, pour laquelle verser des dons et combattre sembloit être un devoir indispensable, une obligation étroite, lors même que c'étoit un pur effet de ta volonté.

O toi, qui chaque jour prenois un nouveau vêtement, comment as-tu pu te contenter d'un vêtement dont on ne sauroit se dépouiller!

Tu n'as cessé de te dépouiller de tes vêtemens en faveur de ceux qui les desiroient, qu'à l'heure où tu t'es couvert d'un vêtement que tu ne quitteras plus.

Tu n'as cessé de repousser toute attaque, qu'au moment où est venu fondre sur toi le coup qu'on ne peut détourner.

Il est donc arrivé le jour où tu as vu tes lances incapables de se diriger contre l'ennemi qui venoit t'assaillir, et tes épées dans l'impuissance de lui faire sentir leurs pointes aiguës.

Que ne puis-je, au prix des jours de mon père, racheter ce héros incomparable que la mort a ravi, quoique environné d'une armée nombreuse. Son armée pleure; mais les larmes sont les plus foibles de toutes les armes.

Si tu n'as pour armes que des pleurs, va, tu ne fais alors que troubler vainement tes entrailles et meurtrir tes joues.

La main qui t'a frappé, ô Fâtik, ne met aucune différence entre l'épervier cendré et le corbeau marqué de noir et de blanc.

Qui commandera désormais les troupes et les courses nocturnes! qui présidera aux assemblées! Toutes ont perdu par ta mort un astre éclatant qui ne connoît plus de lever.

Qui as-tu choisi pour exercer l'hospitalité après toi! Tes hôtes ont tout perdu, et avec toi ils ne pouvoient manquer d'assistance.

Opprobre soit à ton visage, ô fortune, à ton visage qui se couvre de tout ce qu'il y a de honteux et d'infame.

Quoi! faut-il que la mort saisisse un homme tel qu'Abou-Chodjâa Fâtik, et qu'elle épargne le vil et méprisable eunuque qui lui porte envie!

Ne diroit-on pas que tous ceux qui entourent sa personne ont les mains liées! En vain le derrière de sa tête semble leur crier: Eh quoi! n'y a-t-il donc personne qui veuille me frapper!

O fortune, tu as laissé subsister l'imposteur le plus audacieux que tu aies jamais épargné, et tu as enlevé le plus vrai d'entre les êtres doués de la faculté de parler et d'entendre.

Tu as laissé sur la terre l'odeur la plus infecte et la plus repoussante, et tu as fait disparoître le plus suave des parfums.

Aujourd'hui, toute bête sauvage est sûre de la conservation de son sang, qui, auparavant, étoit, à chaque instant, près de s'échapper.

Les nœuds dont les fouets sont armés et ses coursiers généreux se sont juré une éternelle paix. On diroit que ceux-ci ont recouvré la possession de leurs pieds de derrière et de devant, qui naguère sembloient fuir leur corps par la rapidité de la course.

Fâtik est mort! désormais, plus de choc tumultueux, plus de lance dont le fer inonde de sang le bois auquel il est fixé; plus d'épée qui étincelle dans les combats.

Fâtik a disparu, et tous ceux qui vivoient familièrement avec lui ont vu se rompre leur douce société: ils se sont dit un éternel adieu.

Il n'est plus, ce héros auprès de qui tout peuple ami trouvoit un refuge, ce héros dont le glaive redoutable trouvoit chez toute nation ennemie une pâture assurée.

Paroissoit-il au milieu des Persans, il devenoit leur monarque, un Kisra, devant qui les têtes soumises s'inclinoient avec respect.

Tomboit-il au milieu des Grecs, c'étoit un Caisar; au milieu des Arabes, c'étoit un Tobbâa.

De tous les cavaliers, Fâtik fut toujours le plus prompt à renverser le cheval de son adversaire; mais la mort a été plus rapide que lui.

Que désormais aucun cavalier ne manie la lance, aucun coursier ne se précipite dans les combats!

III.

Abou'tthayyb *se trouvant à Koufah, un de ses amis vint lui présenter de la part de* Fâtik *une pomme d'ambre sur laquelle étoit gravé le nom de ce héros. A cette vue,* Abou'tthayyb *récita ces vers.*

La douceur de Fâtik et un objet composé d'ambre qui porte l'empreinte de son nom, me rappellent le souvenir de ce héros.

Sans doute, je ne l'ai pas oublié; mais l'odeur suave que ce fruit exhale, renouvelle en moi le parfum de Fâtik.

Quel homme la mort m'a ravi! sa mère n'a point connu celui à qui elle a donné le jour;

Elle n'a point su qui elle pressoit contre son sein. Ah! si elle eût connu les hautes destinées de ce héros, elle eût été effrayée de le tenir entre ses bras.

Dans Misr il est des rois qui possèdent autant de richesses que lui; mais ils n'ont point ses vertus sublimes.

Fâtik, dans son économie, étoit plus généreux qu'ils ne le sont dans leur munificence; et ses reproches étoient plus agréables à entendre que leurs louanges.

Sa mort est plus glorieuse que leur vie, et sa disparition de ce monde plus utile que leur existence.

La mort a été pour Fâtik ce qu'est le vin arrosant la vigne dont il est sorti.

Et le breuvage que Fâtik a bu, étoit le breuvage qu'il avoit fait boire à tant d'autres, et qui remontoit à sa source.

L'ame de Fâtik étoit trop à l'étroit sur la terre : pouvoit-elle habiter plus long-temps dans son corps !

IV.

Almoténabby, *après avoir quitté Bagdâd, récita, le mardi 7 de Chaabân 352, le poëme suivant, dans lequel il décrit son départ de Misr et déplore la mort de* Fâtik.

JUSQUES à quand marcherons-nous durant la nuit obscure, de concert avec les étoiles ! elles n'ont pas de pieds qui éprouvent la fatigue qu'endurent dans leur course l'homme et le chameau.

Elles n'ont point de paupières en proie à l'insomnie qui afflige l'homme éloigné de sa patrie, et privé de repos pendant la nuit.

Le soleil noircit notre visage ; mais, hélas ! il ne rend pas à nos cheveux blanchis leur noirceur primitive.

Tel est l'arrêt que le ciel a prononcé contre nous au même instant. Si nous avions pu porter notre cause devant un juge de la terre, sa décision sans doute eût été différente.

Nous avons soin que l'eau ne nous manque pas dans notre voyage : elle descend des nuages qui la contiennent, et nous la recueillons dans nos outres.

Je n'ai point pris les chameaux en haine ; mais en les faisant servir à mon usage, j'ai voulu préserver

mon cœur de la tristesse, et mon corps de la maladie.

Je leur ai fait quitter Misr en commandant à leurs pieds de derrière de chasser ceux de devant, et, rapides comme la flèche, ils ont abandonné *Djars* et *Alalem*.

Les autruches du désert, couvertes du harnois, rivalisent avec eux de vîtesse, et leurs rènes flottent de front avec celles de nos chameaux.

Je suis parti accompagné de jeunes hommes déterminés à exposer leur vie, et soumis à tous les événemens comme ceux qui tentent la fortune en jouant avec les flèches.

Toutes les fois qu'ils ôtoient leurs turbans, ils nous en faisoient voir d'autres que la nature avoit créés noirs, et qui ne couvroient encore que leurs têtes.

Leurs joues n'étoient revêtues que d'un léger duvet. Ils terrassoient les cavaliers qu'ils pouvoient atteindre, et se rendoient maîtres des chameaux qui se trouvoient sur leur passage.

Ils se sont procuré avec leurs lances plus qu'ils ne devoient en attendre, et cependant elles n'ont pu combler leurs vastes desirs.

Ils combattoient sans interruption, comme dans les temps d'ignorance; mais leur vie, protégée par leurs lances, s'écouloit en sûreté comme dans les mois sacrés.

Ils ont saisi leurs lances naguère muettes; et en les poussant avec vigueur contre les braves, ils leur

ont appris à siffler comme les ailes rapides de l'oiseau.

Nos chameaux nous portent avec rapidité, leurs lèvres sont blanchissantes d'écume, et la corne de leurs pieds s'est verdie en foulant le *rogl* et le *yanem*.

Armés du fouet, nous les écartons des lieux où croît l'herbe, pour les diriger vers les pâturages de la générosité.

Mais où les trouver ces pâturages, depuis qu'Abou-Chodjâa Fâtik, ce chef glorieux des Arabes et des Persans, a cessé d'exister!

Il n'est point en Misr un autre Fâtik vers qui nous puissions nous rendre, et personne ne le remplace parmi les hommes.

Nul d'entre les vivans ne lui ressembloit en vertus, et voilà qu'aujourd'hui les morts réduits en poudre sont semblables à lui!

Je l'ai perdu! Je le cherchois dans mes courses lointaines; mais je n'ai rencontré par-tout que le néant.

Mes chameaux paroissoient rire de pitié, quand ils considéroient les hommes pour qui leurs pieds s'étoient ensanglantés.

Je les conduisois parmi des peuples stupides comme les idoles qu'ils servoient, mais en qui je ne voyois pas l'innocence de leurs idoles.

Enfin je suis revenu aux lieux que j'avois quittés; et alors mes plumes m'ont tenu ce langage: « La » gloire est réservée à l'épée, et non pas à la plume.

« Sers-toi de nous quand ton bras aura fait usage

» de l'épée, car nous ne sommes que les esclaves » de l'épée. »

Telles sont, ô mes plumes, les paroles que vous m'avez fait entendre. Vos conseils auroient pu me guérir; mais, hélas! si je ne les ai point compris, c'est que mon mal est le peu d'intelligence.

A celui qui prétend obtenir autrement qu'avec le glaive indien ce qui est nécessaire à ses besoins, demande s'il a trouvé jamais l'objet de ses desirs; il répondra: Non.

Les peuples chez qui nous nous sommes rendus, ont cru que c'étoit la misère qui nous avoit forcés de les visiter; et en effet, visiter les hommes, n'est-ce pas leur donner à penser que l'on a besoin d'eux!

L'injustice n'a cessé de diviser les hommes, quoiqu'ils soient tous nés de la femme.

Eh bien! nous ne les visiterons plus désormais qu'avec l'épée étincelante que nos mains, dès notre jeune âge, ont été instruites à manier;

Qu'avec l'épée dont le tranchant acéré décidera qui doit succomber ou de l'oppresseur ou de l'opprimé.

Nous avons su protéger contre eux la poignée de nos glaives; et toujours elle est demeurée sans tache dans nos mains, qui ne sont ni viles ni impuissantes.

Habitue tes regards à considérer les objets dont la vue est affligeante: ce que ton œil voit tandis qu'il est éveillé, disparoît aussi vîte que les songes rapides.

Ne te plains jamais devant les hommes, de peur que le récit de tes maux ne les réjouisse, ainsi que le

blessé réjouit par ses gémissemens les corbeaux et les vautours.

Méfie-toi des hommes, et cache avec adresse les précautions que tu prends contre eux : crains de te laisser séduire par un sourire qui brille sur leurs lèvres.

La bonne foi a disparu : tu ne la rencontres plus dans les traités ; et la sincérité ne se trouve plus ni dans les discours ni dans les sermens.

Gloire soit rendue au créateur de mon ame! Comment se fait-il que les dangers et les fatigues des voyages se changent pour moi en délices, tandis que d'autres n'y voient que l'excès des tourmens!

La fortune s'étonne que je supporte ainsi ses vicissitudes, et que mon corps s'endurcisse contre ses coups accablans.

Mes instans se perdent dans la société des hommes ; et ma vie.... Ah! plût à Dieu qu'elle se fût écoulée dans l'une des générations passées!

Nos ancêtres, enfans du temps, sont venus dans sa jeunesse, et il les a réjouis ; et nous, nous sommes venus dans sa décrépitude.

V.

Poëme composé en l'honneur d'Abou'lfawares Dillir, fils de Lechker-Wazz.

Au mois de dzou'lhiddjet de l'année 353, un Kharedjite de la tribu des Bénou-Kélâb apparut dans le Dhar-Alkoufah, et annonça à ses concitoyens qu'une partie des habitans

de Koufah s'étoient soumis à lui et lui avoient juré fidélité. A l'instant, les Bénou-Kélâb déployèrent leurs étendards, et, commandés par le Kharedjite, ils se dirigèrent vers Koufah, afin de s'en emparer. A cette nouvelle, Abou'tthayyb Almoténabby partit de Cathawan, et ne tarda pas à être rencontré par un détachement de cavalerie. Abou'tthayyb l'attaqua aussitôt, et, après une heure de combat, il le mit en déroute ; puis, continuant sa marche dans le Dhar-Alkoufah, il arriva par la voie Albéradjim au quartier du sulthan. Pendant tout le jour, les deux partis entretinrent des correspondances : le lendemain matin, les Bénou-Kélâb s'étant présentés de nouveau, un combat violent s'engagea vers la fin du jour. Le Kharedjite, n'ayant obtenu aucun succès, fut forcé de revenir sur ses pas. Bientôt la division s'établit parmi les Bénou-Kélâb au sujet du Kharedjite, et plusieurs rompirent leurs engagemens. Le Kharedjite, néanmoins, reparut après quatre jours, et le combat recommença dans le Dhar-Alkoufah. Dans cette affaire, le sulthan dilémite et un grand nombre des siens furent blessés ; mais le nombre des Bénou-Kélâb qui restèrent sur la place ou reçurent des blessures, fut encore plus considérable. Un jeune page d'Abou'tthayyb eut son cheval percé sous lui d'un coup de lance ; aussitôt Abou'lhasan Mohammed-ben-Omar le débarrassa et le fit monter sur un autre cheval. Un page d'Abou'lhasan blessa deux chevaux et donna la mort à un cavalier. Les Bénou-Kélâb se montrèrent encore le lendemain, et l'on en vint aux mains auprès de Dar-Aslam ; un mur séparoit les combattans. Beaucoup de Bénou-Kélâb tombèrent percés de flèches ; le reste prit la fuite et ne se présenta plus pour combattre. Lorsque la nouvelle de la révolte des Bénou-Kélâb fut arrivée à Bagdâd, Abou'lfawares Dillir ben-Lechker-Wazz, général persan, au service des sulthans du Deilem, partit accompagné d'une foule de guerriers, et arriva à Koufah après le départ des Bénou-Kélâb. A l'instant même, il fit porter à Abou'tthayyb Almoténabby

des vêtemens magnifiques, faits de la soie la plus précieuse. Touché de ces bienfaits, Abou'tthayyb se rendit dans le Meidân, où se trouvoit Dillir, monté sur un cheval roux, et qui étoit couvert de riches ornemens. Dillir s'approcha d'Abou'tthayyb, et celui-ci lui récita le poëme suivant:

COMME toi, chacun prétend être doué d'une intelligence saine; et quel est celui qui connoît sa folie!

Certes, plus que tout autre, tu es en droit de me censurer; mais tu mérites plus de reproches que celui à qui tu veux en adresser.

Tu me dis: Non, il n'y a pas d'amant semblable à toi. Je te réponds: Trouve un objet aussi charmant que celui que j'aime, et tu trouveras quelqu'un qui me ressemble.

Amant passionné, si je parle de belles qui captivent par leur blancheur, je désigne mes épées tranchantes; si je parle des charmes décevans dont le corps de ces belles est revêtu, je fais allusion au poli éblouissant de mes épées.

Par ces brunes séduisantes j'indique mes lances noirâtres; les victoires de celles-ci sont mes maîtresses, et leurs pointes aiguës m'en procurent la jouissance.

Périsse le cœur qui ne sait soupirer que pour des dents éclatantes et pour de beaux yeux noirs!

Eh quoi! si une jeune beauté éloigne son amant de sa présence, le prive-t-elle du bonheur! si elle le rappelle lorsqu'il se plaint de l'exil, lui accorde-t-elle la félicité!

Va, laisse-moi obtenir des honneurs auxquels personne n'est encore parvenu; la gloire difficile à acquérir

est dans les difficultés, et la gloire vulgaire est dans les circonstances vulgaires.

Tu veux que la gloire soit achetée à vil prix! Peut-on prendre le rayon de miel sans que l'abeille blesse de son aiguillon?

Lorsque les fiers coursiers se heurtoient les uns contre les autres, déjà, tout effrayée, tu m'annonçois la mort, et cependant tu ignorois quelle seroit l'issue du combat.

Non, je n'ai point été trompé, si, au risque de mes jours, j'ai acheté les faveurs de Dillir, fils de Lechker-Wazz.

Le choc des lances nous semble plein d'amertume; mais si nous nous rappelons la fortune propice qui accompagne l'émir, alors le choc des lances a pour nous mille douceurs.

Ah! si j'eusse pensé que des mouvemens séditieux dussent hâter l'arrivée de l'émir, ma joie se seroit accrue dans le désordre toujours croissant.

Puisse donc la terre des deux Iraks donner toujours naissance à des révoltes qui t'appellent pour dissiper par ta présence, ô Dillir, l'effroi et la misère qu'elles traînent après elles!

Lorsque nos lances ne pouvoient percer les cuirasses de l'ennemi, alors ton souvenir glorieux revenoit à notre esprit, et il renversoit l'ennemi plus sûrement que nos lances;

Et nous terrassions ses chevaux par le bruit de ton nom, plus meurtrier que nos flèches pénétrantes.

Tu n'es venu nous rejoindre qu'après le combat ; mais d'avance ta renommée avoit dissipé tes ennemis.

Je n'ai point cessé, avant notre réunion, de desirer franchir avec mes coursiers les chemins qui me séparoient de toi.

Si tu ne fusses point venu te réunir à nous, nous nous serions rendus auprès de toi, animés de nobles sentimens, et plus contens de monter des coursiers rapides que de languir dans le repos.

Nous nous serions rendus auprès de toi avec des coursiers qui, chaque fois qu'ils rencontrent des bêtes fauves et des pâturages, refusent de goûter de ceux-ci avant d'avoir pourvu à nos repas en se précipitant sur celles-là.

Il est vrai, j'ai eu de commun avec toi le mérite de l'intention ; mais toi, tu as eu un double mérite, l'intention de venir et ton arrivée.

Celui qui court demander avec instance des pluies abondantes, a bien plus de mérite que celui qui, sans course et sans fatigue, est arrosé de ces mêmes pluies dans sa demeure.

Je ne suis pas cependant du nombre de ceux dont le cœur prétend brûler d'amour, et qui, pour ne point visiter l'objet de leur tendresse, disent que des occupations pressantes les détournent de ce devoir.

Les enfans de Kélâb ont voulu s'emparer de l'autorité ! Et à qui ont-ils donc laissé le soin de paître les brebis et les chameaux !

Mais Dieu, leur maître, a refusé de mettre le pou-

voir entre leurs mains, afin que les bêtes fauves n'errassent point en liberté, et que les lézards, misérable pâture de cette tribu, ne fussent point à l'abri de ses poursuites.

Dillir a dirigé contre les enfans de Kélâb des coursiers impétueux dont l'encolure hardie s'élève au-dessus des plus hauts palmiers;

Il a dirigé contre eux des coursiers qui battent la terre avec un pied si dur, qu'il peut se passer de sa chaussure de fer.

Alors se sont enfuis les enfans de Kélâb: ils ont voulu retrouver les biens qu'ils avoient laissés derrière eux, et ressaisir par la légéreté de leurs pieds les possessions qui naguère étoient entre leurs mains.

Ils ont appréhendé de perdre leurs richesses, et déjà ils étoient avilis par la défaite. Eh quoi! l'avilissement n'est-il pas pire que la perte des richesses!

Ils nous ont amené, sans en avoir formé le dessein, un héros magnanime, dont les actions devancent les paroles;

Un héros généreux qui répare les désastres que la guerre a enfantés, comme la charpie cicatrise les blessures que les lances ont faites.

Son épée et ses bienfaits ont guéri les maux de tous ceux qui lui ont adressé des plaintes: il a consolé de leurs pertes les mères dont les enfans ont péri dans les combats.

Il est tellement modeste, que si le soleil, épris de la beauté de ses traits, descendoit vers lui par un

excès d'amour, il se retireroit à l'ombre, pour éviter sa présence.

Dillir est un guerrier intrépide: on diroit que la guerre l'aime éperdûment; lorsqu'il lui fait la cour, elle le rachète en lui livrant et chevaux et cavaliers.

Jamais il n'approcha le vin de ses lèvres; il semble qu'il soit las d'en boire. Ses mains ne cessent de répandre des bienfaits; c'est une soif qu'il ne peut éteindre.

L'autorité dont est revêtu Dillir, et le rang glorieux auquel il est élevé, prouvent l'unité de Dieu et son éternelle justice.

Tant que Dillir agitera son épée, le lion ni ses lionceaux n'auront point de dents pour déchirer leur proie.

Tant que Dillir ouvrira la main pour verser des bienfaits, personne ne pourra prétendre à la gloire de faire des actions généreuses.

Dillir est doué de vertus éminentes: jamais on ne verra une pureté parfaite dans ceux qui, à son exemple, n'auront point purifié leurs mains de l'avarice.

Ah! puisse le Miséricordieux ne jamais retrancher cette souche qu'il a fait naître! Oui, l'homme vertueux est sorti d'une souche vertueuse.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

NOTES

EXPLICATIVES, CRITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Page 4. Abou'tthayyb Ahmed ben-Alhosaïn Almoténabby naquit à Coufah, l'an 303 de l'hégyre [915 de J. C.], et passa sa jeunesse en Syrie, où il se livra avec ardeur à l'étude des belles-lettres. Enorgueilli de la réputation que lui donnoient ses vers, il voulut s'ériger en prophète; mais il échoua dans ses projets. Abou'tthayyb s'attacha ensuite à plusieurs grands personnages dont il célébra les louanges, et mourut assassiné, non loin de Bagdad, l'an 354 [965 de J. C.]. Il fut surnommé *Almoténabby* [celui qui se dit prophète].

Le *Diwân* ou Recueil des poésies d'Abou'tthayyb Ahmed ben-Hosaïn Almoténabby est en possession d'une haute renommée chez les peuples de l'Orient qui parlent ou qui cultivent la langue arabe; et il est étudié soigneusement de tous ceux qui se plaisent aux compositions poétiques. Les écrivains arabes s'accordent tous à exalter le mérite d'Abou'tthayyb: ils aiment à citer ses vers et à en faire remarquer les beautés.

Le biographe Ibn-Khilkân, qui partage l'admiration commune, nous apprend que les écrits de ce poëte ont donné naissance à plus de quarante commentaires. Cet honneur que lui seul a obtenu, prouve qu'il tient un rang distingué parmi les poëtes de sa nation. L'auteur d'une élégie sur la mort d'Abou'tthayyb, a dit: « Jamais les hommes ne verront un » second Almoténabby: eh! le premier né du temps peut-il » trouver son semblable! Dans ses vers il est prophète, sans » doute, et ses miracles sont dans ses pensées. »

ما رأى الناس ثانيَ المتنبّى اىّ ثانٍ يُرى لبكر الزمان
هو فى شعره نبىّ ولكن ظهرت معجزاته فى المعانى (1)

Quand, après avoir fait de l'arabe l'objet d'une étude sérieuse, on passe à la lecture d'Abou'tthayyb, on ne peut manquer de reconnoître en lui les qualités qui constituent l'homme de génie. Ce poëte a de l'imagination, de la verve, de l'enthousiasme, et il se distingue principalement par des traits mâles et énergiques et par l'élévation des pensées. Son style est concis, nerveux et brillant d'heureuses expressions. Il a l'esprit naturellement porté vers le sublime, auquel il atteint quelquefois; mais aussi, à force de vouloir y tendre, il se méprend assez souvent dans le choix des pensées ou des images, et alors il tombe dans l'exagération et l'enflure. On trouve chez cet auteur de froides allusions, des pointes et des jeux d'esprit, défauts, au reste, qui sont communs au plus grand nombre des poëtes arabes. Ces vices, qui déparent à nos yeux la plupart de leurs productions, semblent être une tache originelle dont aucun d'eux n'a pu se garantir entièrement; en sorte que rien n'est plus rare que de rencontrer une pièce de vers arabes où notre goût perfectionné, mais trop exclusif, ne trouve quelque chose à reprendre.

Ici, je hasarderai quelques réflexions. La poésie des Arabes n'ayant pu s'enrichir d'aucune espèce de fiction, et par-là se trouvant privée d'un ressort si nécessaire pour plaire et attacher, il a fallu que ceux qui avoient du talent pour les vers s'étudiassent à ouvrir d'autres sources d'intérêt et d'agrément. Ils ont cru qu'il leur suffisoit, pour atteindre ce but, de déployer les richesses de leur langue, et de faire jouer leur esprit dans tous les sens. De là, il est arrivé que quelques-

(1) Ces vers sont du genre nommé البحر الخفيف *metrum leve*. La mesure se compose des pieds فاعلاتن مستفعلن فاعلاتن pour chaque hémistiche. فاعلاتن se change souvent en فعلاتن et مستفعلن en مفاعلن

uns ont voulu donner à leurs pensées un air de grandeur ou de délicatesse, en les retournant ou en les reproduisant sous toutes les formes imaginables; que d'autres ont affecté de rendre presque imperceptible la liaison des idées, et de se servir des expressions les plus inconnues du vulgaire; que d'autres encore ont semé avec profusion, dans leur style, les antithèses, les métaphores, les ornemens les plus étudiés, et se sont appliqués à produire, par une combinaison adroite de mots opposés, rimant ensemble, et se heurtant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, une harmonie qui flatte l'oreille, mais qui ne fait souvent que suppléer au vide des pensées et des beautés solides.

Cependant, bien que ces défauts se rencontrent dans la plupart des compositions poétiques des Arabes, il seroit injuste de conclure qu'elles n'ont aucun droit à notre estime.

Tout ce luxe et tous ces faux brillans mis à part, elles offrent un nombre considérable de morceaux marqués par divers genres de beautés. Les Arabes savent peindre à grands traits, et avec les couleurs convenables, les glorieux exploits, la grandeur d'ame et la générosité. Dans l'élégie, la douleur leur inspire des accens tendres et vrais; dans la poésie morale et religieuse, ils sont graves et pathétiques: quelquefois même ils rivalisent avec la bible pour l'expression et le sentiment. Les poëmes où ils chantent le vin et les transports de l'amour, contiennent des passages qui respirent la grâce et la volupté; on y aperçoit ce délire qui nous charme dans les plus grands maîtres. Les débuts de leurs compositions sont, en général, irréprochables. Le poëte saisit le point d'où il faut partir; et son esprit ne s'étant pas encore égaré, il ne dit rien qui ne soit naturel. Si, dans la suite, il paroît s'écarter de sa route et courir après des idées extraordinaires, c'est que, comme je l'ai déjà fait observer, privé totalement de la ressource des fictions, et néanmoins obligé de captiver de plus en plus l'attention, il est, pour ainsi dire, forcé de répandre

à pleines mains les fleurs du discours, d'outrer les figures, de prodiguer les traits subtils et raffinés, et de couvrir ses pensées d'un voile mystérieux.

Mais remarquons qu'il se trouve dans les poëtes arabes un certain nombre d'idées et de figures qui ne doivent pas être considérées comme mauvaises, bien que dans la traduction elles offensent notre délicatesse. Ces idées et ces figures sont propres à la langue arabe; elles sont reçues et consacrées, et elles n'ont point assurément, dans l'esprit de l'écrivain qui en fait usage, toute l'intensité qu'il paroît leur donner. Les mots de notre langue n'ayant pas toujours une convenance exacte avec les expressions arabes, il suit de là nécessairement que les idées et les images du poëte perdent quelquefois de leur force, de leur vivacité, de leur justesse même, et ainsi nous affectent moins agréablement qu'elles ne le font dans l'original, lequel a toujours le rapport parfait de l'expression avec la pensée. Mais je me hâte de revenir à Abou'tthayyb Almoténabby.

Le premier qui, en France, a fait connoître ses poésies, est M. le baron Silvestre de Sacy, dans sa Chresthomathie arabe. Les morceaux que cet illustre orientaliste a publiés sont propres à donner une idée des qualités et des défauts de leur auteur. Depuis, M. Freytag, élève du grand maître que je viens de citer, et aujourd'hui professeur très-distingué de langues orientales en l'université de Bonn, a imprimé quelques morceaux d'Abou'tthayyb, avec une traduction latine. Voyez les notes de son livre intitulé *Selecta ex historiâ Halebi, pag. 131, 141.* Le même savant a publié, à la suite du poëme de Kaab, fils de Zoheïr, un poëme qu'Almoténabby a composé en l'honneur d'Abou'lfadhl Mohammed, fils de Hosaïn, connu sous le nom d'*Ibn Alamid.* M. Antoine Horst, élève de M. Freytag, a publié en 1823 un morceau composé par notre poëte, à la louange de Hosaïn, fils d'Ishac Attanoukhy.

M. de Hammer, orientaliste de beaucoup d'esprit et de

talent, vient d'enrichir la littérature allemande d'une traduction en vers de toutes les poésies d'Abou'tthayyb Almoténabby. Une traduction en vers français d'un poëte asiatique me paroît impossible. Celui qui entreprendroit ce travail, gêné sans cesse par les entraves de notre poésie, et obligé de s'assujettir à nos convenances littéraires, ne sauroit offrir tout au plus qu'une imitation de l'original; et alors son zèle et ses efforts seroient infructueux.

Je me suis servi, pour la publication de ces extraits d'Abou't-thayyb Almoténabby, des manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi, numérotés 1428, 1430 et 1433. Ce dernier, écrit en caractère africain, et divisé en trois parties, contient le commentaire du cheïkh Attabrizy, et est intitulé الموضح. J'ai aussi fait usage d'un manuscrit avec le commentaire d'Alwâhédy, appartenant à M. le baron Silvestre de Sacy, et que ce savant a bien voulu me confier.

I.

Page 6. Les vers de ce poëme ont huit pieds, et sont du genre nommé البحر البسيط, *metrum expansum.* Chaque hémistiche est composé des pieds مُستَفْعِلُن فَاعِلُنْ répétés deux fois. مستفعلن se change fréquemment en مُتَفْعِلُنْ, et فاعلن en فَعِلُنْ. Le dernier pied est toujours فَعَلُن de deux syllabes. Le quatrième pied est aussi فَعَلن lorsqu'il rime avec le dernier, comme on peut le voir au 1.er et au 38.e vers.

Vers 1. لا خيلَ.....ولا مالَ Si, après la particule لا, il y a deux noms liés par une conjonction, le second peut être mis au nominatif ou à l'accusatif; mais si, dans ce cas, la particule négative est répétée, elle peut perdre totalement son influence. Elle peut aussi influer sur la syntaxe des deux

noms, ou sur celle de l'un des deux seulement. (Grammaire arabe de M. le baron Silvestre de Sacy, tom. II, pag. 54.)

Il est de règle dans la poésie arabe que les deux hémistiches du premier vers d'un poëme riment ensemble.

Le poëte s'adresse à lui-même la parole. Ce début est plein de grâce et d'aisance.

Vers 2. نُعْمَى est l'un des noms d'action dérivés du verbe primitif trilitère.

Vers 3. الخريدة ou الخريد est ainsi expliqué par l'auteur du Câmous : تمسس البكر لم *virgo intacta.* Plus bas on lit والخريدة اللؤلؤة التى لم تثقب ; ce qui veut dire : le mot *alkharidet* signifie aussi *la perle qui n'est point percée.*

Vers 4. A la lettre, *Et si de forts liens m'ont empêché de courir, je puis du moins hennir dans ces liens.* Ce qui signifie : *Si je n'ai pu t'être utile par mes actions, je puis du moins te servir par mes discours.* Pour plus de clarté, j'ai changé, dans ma traduction, la métaphore en comparaison, mais c'est aux dépens de l'énergie qui caractérise le vers arabe.

Page 7, v. 7. رَوْض *raudh* est le pluriel de روضة et ريضة et signifie *des sables ou des pâturages au milieu desquels l'eau coule en abondance.* الحزن, dans le Câmous, est le nom d'un pays qui appartenoit aux enfans de *Yarboua*, et dans lequel se trouvent des *raudhs* et des plaines.

Vers 11. Suivant le scholiaste Alwâhédy, dont je donne des extraits à la suite de chaque poëme d'Abou'tthayyb, le poëte veut dire que Fâtik ayant été instruit par le *Temps* ou la *Fortune* que les richesses manquent de stabilité, il les a aussitôt distribuées pour acquérir de la gloire. Quant au mot قول *[voix, parole]*, il ne doit s'entendre ici que des leçons données par les vicissitudes de la fortune.

Vers 13. Les mots ودخول الكاف signifient littéralement, *et joindre, attacher le kâf*, c'est-à-dire, la préposition ك qui sert à comparer, à Fâtik, est une erreur. Ce vers est remarquable par son énergique concision: de plus, l'éloge de Fâtik est amené avec beaucoup d'adresse. Tout ce passage étincelle de beautés poétiques.

Page 8, v. 15. Le texte dit à la lettre, *Les glaives ont leur trépas, aussi bien que les guerriers.*

Vers 18. Le poëte fait ici allusion aux soirées délicieuses que produisent, chez les Arabes, au coucher du soleil, le souffle des zéphyrs et la diminution de la chaleur. (*Voyez* le commentaire, pag. 13.)

Vers 19. Le chyza الشيزى est une espèce de bois noirâtre dont les Arabes font des écuelles. Le mot الشيزى est ici une synecdoque, la matière pour la chose qui en est faite. Ainsi l'auteur s'est exprimé d'une manière plus poétique que s'il avoit nommé la chose par son propre nom. L'idée renfermée dans ce vers a quelque chose qui répugne à notre délicatesse; mais il faut avoir égard à la différence des langues, des temps et des mœurs.

Vers 21. Les mots يروى صدى الارض signifient littéralement, *il étanche la soif de la terre.* L'auteur du Câmous donne à صدى le sens de العطش.

Page 9, v. 24. الاطيفال, *les petits enfans*, est le diminutif du pluriel اطفال, *enfans.* (*Voyez* la Gramm. ar. de M. Silvestre de Sacy, tom. I, pag. 224.)

Vers 25. Ce vers a embarrassé les commentateurs; j'ignore si j'en ai bien saisi le sens.

Vers 26. Le texte dit, *La connoissance réelle que tu acquiers de lui, te le fait voir double de ce qu'il est en apparence.* مخبر est opposé à منظر: l'un signifie *l'aspect, l'apparence;* l'autre, *la*

réalité. Consultez, sur la juste signification de ces deux mots, la traduction d'Abd-allatif, publiée par M. S. de Sacy, page 265. J'ai été obligé, dans ma traduction, de paraphraser le second hémistiche, afin de donner plus de développement à la pensée de l'auteur. Il y a encore opposition entre les mots السراب et الآل. Celui-ci a le même sens que السراب le *serâb* ou *mirage.* Le serâb est une vapeur qui s'élève dans les déserts de quelques contrées de l'Orient, et qui présente aux voyageurs l'image de l'eau. M. Wilhelm Gesenius, l'un des plus profonds orientalistes de l'Europe, a recueilli des détails fort curieux sur ce phénomène. *Voyez* son commentaire sur Isaïe, ch. 35.

Vers 27. Fâtik étoit surnommé *Almedjnoun* par ses ennemis, à cause que son excessive bravoure ressembloit à de la folie.

Vers 29. Quoique le *mim* de لهم ne soit point suivi de l'élif d'union, il prend le *dhamma*, et par ce moyen on a le pied فَعِلُن.

Page 10, vers 32. L'expression امّ الكعب *dur de nœuds*, signifie *des lances dont le bois est un roseau à nœuds très-durs et très-forts.*

Vers 34. A la lettre, *Il s'est tellement emparé de la gloire, que ni le* ha, *ni le* mim, *ni le* dâl *de* الحمد, *n'appartiennent à celui qui se glorifie d'y être parvenu.*

Vers 38. Louange outrée. Observons ici que les Arabes possèdent peu l'art si difficile parmi nous de louer les grands avec finesse. Chez eux, la louange est trop directe et trop chargée d'hyperboles; il semble qu'elle soit plutôt le calcul d'une flatterie basse et intéressée, que l'effet naturel de l'estime et de l'admiration. Mais si l'encens d'Abou'tthayyb est quelquefois assez mal préparé, si la sincérité et le désintéressement de ce poëte ne sont pas à l'abri de tout soupçon,

il a du moins, au-dessus de beaucoup d'autres panégyristes, le mérite de relever par des images nobles et vives les vers qu'il a composés en l'honneur des grands personnages, et d'y jeter, de loin à loin, des pensées fortes et élevées. Avec cette précaution, il prévient le dégoût qu'inspire infailliblement un éloge qui manque de ces qualités essentielles.

Page 11, v. 41. مفضال est un adjectif verbal de la forme مفعال, qui a la signification fréquentative ou énergique. (Gr. ar. de M. S. de Sacy, tom. I, p. 233.)

Vers 46. الفضول est le pluriel de فضل et de فضلة, et signifie *des choses superflues, qui sont au-delà du nécessaire.* Les derniers vers de ce poëme sont autant de maximes pleines de force et de sens.

II.

Page 15. Ce poëme est sur le mètre appelé البحر الكامل *metrum perfectum.* Chaque hémistiche se compose du pied مُتَفَاعِلُنْ reproduit trois fois. مُتفاعلن devient souvent مُتْفاعلن ou, ce qui est la même chose, مُسْتَفْعِلُنْ.

Vers 1. التجمّل signifie *benè pulchrèque sese habere ;* تزيّن *ornatus comptusque fuit,* dans le Câmous; suivant Reiske, *colligere sese, sese in rebus adversis constantem monstrare.* Cette expression me paroît être prise de ce passage connu du Coran: وصبر جميل, ch. XII, verset 18, de l'édition de Hinkelman. La même expression se trouve dans le 5.e vers de la Moallaca d'Amrialcaïs:

يقولون لا تهلك اسى وتجمّل

Mihi dicebant: ne ægrimonia pereas, sed te benè gere.
(Édit. de M. Lette, pag. 50.)

M. Hengstenberg, élève de M. Freytag, a publié en 1823 la Moallaca d'Amrialcaïs; il a rendu ainsi ce passage: *Dixerunt: noli confici dolore,* SED STRENUUM TE PRÆBE.

Page 16, v. 3. On trouve à-peu-près la même idée dans ce beau vers de Saurin :

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!

Vers 4 et 5. Sentimens sublimes, et rendus avec une énergie vraiment admirable.

Vers 8. Almoténabby parle ici sans doute des deux pyramides de Djyzeh, remarquables par leur élévation et leur solidité. Consultez, sur les pyramides de cette province, *Abdollatiphi compendium memorabilium Ægypti, arabicè*, pag. 49 et suiv. de l'édition de M. Paulus. *Voyez* aussi la traduction française, accompagnée de notes, que M. le baron S. de Sacy a donnée de cet ouvrage; pag. 171 et suiv.

Page 17, vers 11 et 12. Dans une élégie magnifique sur la mort de Mân, que M. de Humbert, professeur distingué de langues orientales à Genève, a publiée dans son Anthologie arabe, on rencontre des idées semblables. Je transcrirai seulement la version française de l'habile interprète :

« Les richesses de Mân ne consistoient pas en or et en » argent, mais en des épées tranchantes, en des cottes de » mailles et des cuirasses, en des lances indiennes de cou- » leur foncée, dans lesquelles on voyoit réunies la souplesse » et la solidité.

» Il n'accumuloit que des actions louables qui ne périront » point; tout son trésor étoit une sainteté exemplaire, à la- » quelle il dut sa gloire et ses hautes distinctions. » M. de Humbert admire avec raison ce passage.

Page 18, v. 25. الاشيهب est le diminutif de الاشهب. Les Arabes emploient quelquefois la forme diminutive pour agrandir et exalter une chose, تصغير تعظيم *Voyez* le Hariri de M. S. de Sacy, page 316.

Page 19, v. 28. Voici comment le mot برقع est expliqué dans le Câmous : البرقع يكون للنسآء والدوابّ وبرقعه السبه ايّاه فتبرقع

Vers 30. ايدٍ pluriel de la forme أَفْعُلٌ, est pour أَيْدُىٌ.

Vers 34. On lit dans le Câmous cette définition : ثمرة اللسان طرفه وثمرة السوط عقدةُ اطرافه ،

Page 20, v. 35. ورِعف الدم سال Le Câmous.

Vers 37. مرتع . Expression figurée très-juste et très-pittoresque.

Vers 38, 39. كل من ملك الفرس سمى كسرى بفتح الكاف وكسرها و كل من ملك الروم سمى قيصر وكل من ملك الترك سمى خاقان وكل من ملك حمير سمى تبّعا وكل من ملك الحبشة سمى النجاشى ،

Les souverains de Perse ont le titre de *Kisra*, ou *Kesra;* ceux des Grecs ont celui de *Caisar*, et ceux des Turcs celui de *Khâcán;* les souverains de la tribu de Hamyar ont le titre de *Tobbaa*, et ceux de l'Éthiopie celui de *Nedjâchy*. (Extrait du حلبة الكميت, chap. 14, n.° 1472 des manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi).

L'arabe dit: *et que quatre pieds ne portent pas de coursier.*

Cette pièce est une véritable élégie, genre que les Arabes ont traité avec beaucoup de succès, et auquel appartiennent, en tout ou en partie, la plupart de leurs compositions poétiques, quoiqu'ils ne les aient pas toujours rangées sous cette dénomination. Quelques exagérations et quelques traits de mauvais goût semés dans ce poëme élégiaque ne peuvent nous faire fermer les yeux sur les pensées nobles et élevées qu'il renferme. Les douze premiers vers sont d'une vérité frappante. J'en dirai autant des neuf derniers, qui offrent un tableau fort animé.

III.

Page 23. Ces vers sont du genre nommé البحر المتقارب *metrum conjunctum*. La mesure est فَعُولُنْ répété huit fois.

Le dernier pied de chaque hémistiche est فَعَلْ pour فعولن.

Vers 3. Nous voyons que la dernière syllabe du mot المنون est transportée, pour la mesure du vers, au second hémistiche. المنون et المنيّة ont le même sens que الموت. Suivant Attabrizy, l'un des commentateurs d'Abou'tthayyb, la mort est nommée المنون, parce qu'elle enlève la force, ou bien parce qu'elle est elle-même pleine de force. سميت المنون المنية بذلك لانها تذهب بالمنّة او لانها شديدة المنة.

IV.

Page 26. Je prie les personnes qui ont étudié la langue poétique des Arabes, de porter leur attention sur ce morceau, qui, pour la beauté des idées et l'énergie du style, doit être mis au rang des chefs-d'œuvre de la poésie arabe. Almoténabby a perdu son bienfaiteur et son ami; dès-lors, tout commerce avec les hommes lui devient importun et odieux: son ame, accablée de chagrins et d'ennuis, aime à se repaître d'idées tristes et sombres; il ne voit par-tout qu'injustice, perfidie, trahison; et il gémit d'avoir consumé une vie inutile au milieu des hommes de son siècle.

Dans ma traduction, je me suis attaché à rendre toutes les expressions du poëte aussi fidèlement que le comporte le génie de notre langue. Je serai satisfait de mes efforts, si, malgré la foiblesse de ma copie, j'ai pu faire entrevoir la vigueur de l'original.

Vers 1. Ce poëme est sur le mètre appelé البحر البسيط, lequel est expliqué pag. 105.

حتام est pour حتى ما

Vers 2. Pour avoir فَعِلُنْ au dernier pied, le poëte a converti le djezma exigé par لـم en kesra. La poésie arabe admet cette licence.

Page 27, v. 8. Almoténabby appelle les chevaux *autruches du désert*, à cause qu'ils courent aussi vîte que les autruches. الجدل est le pluriel de الجديل ; ce mot signifie *la bride faite de cuir ou de poil qu'on attache au cou des chameaux.*

Vers 9. Les Arabes idolâtres, avant d'entreprendre quelque chose d'important, cherchoient à deviner avec des flèches si la fortune leur seroit favorable. Mahomet abolit cet usage.

Vers 10. Le poëte désigne ainsi les cheveux noirs et épais des jeunes gens qui l'accompagnent. اللثام, dont le pluriel est لثم, signifie, suivant le Câmous, ما على الفم من النقاب Dans le précieux commentaire du Hariri de M. S. de Sacy, on lit : اللثام ما يغطّى به الشفة من ثوب .

Vers 13. Les mahométans appellent *temps de l'ignorance* ou *de l'idolâtrie*, les temps qui ont précédé la venue de leur apôtre, lequel leur a enseigné le dogme de l'unité de Dieu. Les Arabes qui ont existé avant Mahomet regardoient comme sacrés quatre mois de l'année. Pendant ce temps, ils ne faisoient aucune incursion ni aucun acte d'hostilité, et ils vivoient tous en sûreté. Mahomet approuva l'observation de ces mois.

Vers 14. Ce vers est un des plus beaux que je connoisse. Rien, ce me semble, de plus poétique que les expressions غير ناطقة et فعلّموها صياح الطير. Les connoisseurs en sentiront tout le prix.

Vers 15. بيضًا مشافرُها est l'équivalent de ومشافرُها بيضٌ et خضرا فراسنها de وفراسنُها خضرٌ. *Voyez* sur cette espèce de proposition adverbiale, la Gram. ar. de M. S. de Sacy, t. II, pag. 68.

Page 29, v. 26. On doit remarquer dans ce vers un exemple de l'étonnante énergie de la langue arabe.

Vers 28. وان كانوا ذوى رحم, mot à mot, *etsi homines sint possessores uteri.* Cette expression est pleine de noblesse.

Vers 29 et suivans. Il ne suffit pas de lire les poëtes, il faut encore les sentir. Remarquons combien la particule ف a de force dans cette inspiration soudaine فلا زيارة; remarquons toutes les beautés de style qui brillent dans ce passage plein de mouvement, de verve et d'enthousiasme.

Page 30, v. 33. تشكّ pour تتشكّ. Gramm. arabe de M. S. de Sacy, t. I, p. 145.

Vers 35. Ces réflexions affligeantes se rencontrent fréquemment dans les poëtes arabes. L'auteur du *Lamyyat-al-adjem* a dit:

غاض الوفاء وفاض الغدر وانفرجت
مسافة الخلف بين القول والعمل

« La bonne foi a disparu, et la perfidie s'est débordée, et la » distance qui sépare le discours de la parole s'est agrandie. »

Les mots غاض et فاض sont employés ici métaphoriquement, et ils offrent une image d'une merveilleuse beauté.

La plus sombre mélancolie règne dans cette composition d'Abou'tthayyb; presque tous les vers portent l'empreinte d'un cœur profondément ulcéré. Dans les onze derniers, le poëte est vraiment inspiré; ses idées sont grandes, vraies et rendues avec cette concision énergique qui caractérise la haute poésie arabe.

L'expression فسرّهم *et il les a réjouis*, est de sentiment. A la fin du vers, il y a une ellipse qui consiste dans le retranchement de ces mots, *et il nous a attristés.* Cette suppression donne au vers quelque chose de plus vif et de plus poétique.

V.

Page 34. Les Kharedjites sont ceux qui se révoltent contre le prince légitime et établi par le consentement du peuple, et c'est de là que vient leur nom, qui signifie *révolté* ou *rebelle.* Voyez les *Observ. hist. et crit. sur le mahométisme*, par George Sale, pag. 353.

Les Bénou-Kélâb, ou enfans de Kélâb, descendoient d'Adnan par Caïs-Aïlan. Adnan descendoit en droite ligne d'Ismaël, fils d'Abraham, qui est le père des Arabes appelés *Mostarabes*, c'est-à-dire, *naturalisés, entés.* De la tribu des Bénou-Kélâb sortirent des princes qui régnèrent à Halep et dans une grande partie de la Syrie. *Voyez* Pococke, *Specimen hist. arab.* p. 46 et s. éd. de M. White. Voyez aussi la Chrestomathie arabe de M. S. de Sacy, tom. III, p. 110 et 111.

Page 35, v. 1. Les vers de ce poëme ont huit pieds, et sont du mètre appelé البحر الطويل, *metrum longum.* Chaque hémistiche est composé des pieds فعولن مفاعيلين répétés deux fois. فعولن se change souvent en فعولُ, et مفاعيلين en مفاعلن.

Dans les premiers vers, le poëte adresse la parole à une femme qu'il ne nomme pas.

Suivant le commentateur, il y a deux manières de considérer l'expression composée لهنّك : ou elle est l'abrégé de ces deux mots لله انّك, ou bien elle est pour لانّك. Dans ce dernier cas, l'*élif hamzé* auroit été changé en *ha*, afin que deux particules énergiques ne se rencontrassent pas dans le même mot. *Voyez* le comm. p. 41.

Pag 36, v 6. الغرّ est le pluriel de الاغرّ, qui a le même sens que الابيض *blanc.* On appelle الاغر le cheval qui porte sur le front la marque blanche nommée غرّة.

H.

Vers 7. الغبط est le desir que nous avons de posséder un bien semblable à celui dont jouit une autre personne, mais non à son préjudice. الحسد est le chagrin que nous éprouvons des biens ou avantages d'une autre personne, avec le desir qu'elle en soit privée. *Voyez* le commentaire, p. 41. *Voyez* aussi le Hariri du baron S. de Sacy, p. 29, 114 et 596.

Vers 9. On trouve une idée semblable dans la seconde partie de ce vers d'Omar ben-Fâredh :

فمن لم يعش فى حيّه لم يعش بسه
ودون اجتناء النحل ما جنّت النحلُ

Vers 10 et suiv. Ce n'est qu'ici que le poëte commence à parler de Dillir. Dans tout ce qui précède, il se prépare et prélude, pour ainsi dire, à l'éloge qu'il va faire de ce héros. Nous pouvons remarquer dans ce début un exemple de l'art et de l'intérêt que les Arabes savent mettre dans leurs compositions. Dès le premier vers, le poëte s'empare de notre attention, et il continue à l'exciter par des traits vifs, brillans et pleins d'originalité, jusqu'à ce qu'il la fixe entièrement sur son héros. Cette suspension est un des moyens dont se sert la poésie lyrique pour nous attacher.

Page 37, v. 15. Ce vers me paroît un des plus beaux de cette pièce; il y a dans la pensée une antithèse pleine d'éclat. L'expression نجرّد ذكرا est hardie et pittoresque; ce qui précède et ce qui suit est éminemment poétique.

Page 38, v. 20. L'arabe dit : *et avec des coursiers qui, lorsqu'ils rencontrent des bêtes fauves et des pâturages, refusent de paître, à moins que notre marmite n'ait bouilli.* Ces derniers mots sont très-nobles dans l'arabe.

Vers 24. الشويهات est le diminutif de الشاة, qui, suivant le Câmous, signifie un seul individu mâle de l'espèce des brebis, des chèvres, des daims, des bœufs, des autruches, ou des onagres.

Page 39, v. 33. Exagération qui dépare ce morceau rempli de beautés.

Page 40, v. 34. Idée ingénieuse et originale, mais qui perd beaucoup de son prix dans la traduction.

Page 44. Omar ben-Fâredh naquit au Caire l'an 577 de l'hégire (1181 de J. C.), et mourut dans la mosquée *Alazhar* l'an 632 (1235). Son corps fut déposé au pied du mont *Mocattam*. Le biographe Ibn-Khilcân, qui avait connu plusieurs de ses compagnons, a laissé fort peu de détails sur sa vie.

Parmi les poëtes qui ont le plus contribué à donner de l'éclat à la littérature arabe, il faut placer, sans contredit, Omar ben-Fâredh. Les Orientaux en font le plus grand cas; et les éloges magnifiques qu'ils lui ont décernés unanimement, ne nous permettent pas de lui refuser notre estime. Celui qui a commenté ses œuvres, et qui, suivant ses propres expressions, avoit conçu, dès sa plus tendre jeunesse, une vive passion pour les écrits de ce poëte, et avoit desiré les confier à sa mémoire avec la même ardeur que l'amant désire la présence de son amie, dit, dans les transports de son admiration, que Dieu a inspiré à Omar ben-Fâredh des vers auprès desquels les diamans les plus précieux et les colliers les plus riches sont vils et méprisables; qu'il l'a doué d'une éloquence qui brille comme les fleurs riantes des prairies, et comme la lumière qui déchire le voile de la nuit obscure; que ce poëte s'est plongé dans les mers profondes de la poésie, et en a retiré des perles qui ont étonné les plus habiles; que, dans l'art de célébrer les louanges d'une maîtresse, il a laissé bien loin derrière lui tous ses rivaux; qu'il doit être considéré comme le chef des amans, et qu'il est vraiment digne de leur donner des leçons et de leur servir de modèle.

Les vers d'Omar ben-Fâredh sont pleins de grâce, de dou-